

# LA FONDATION DE LA FAMILLE J.W. MCCONNELL

## **Danser au rythme d'aujourd'hui : Les partenariats université-communauté**

Discours prononcé par

**Tim Brodhead**

**Président-directeur général de La fondation de la famille J.W. McConnell**

**Victoria, Colombie-Britannique**

**4 mai 2008**

**En raison du changement climatique, entre 1,1 et 3,2 milliards de personnes souffriront de la rareté de l'eau quand les températures s'élèveront de 2 à 3 degrés Celsius.**

*- Groupe d'experts intergouvernemental sur l'évolution du climat, 2007*

**La consommation humaine excède la capacité limite de la Terre depuis les années 1980. Nous dépensons le capital naturel accumulé pendant des millénaires à un rythme qui s'accélère. Par exemple, la demande de pétrole dépassera la production et l'offre deviendra insuffisante à partir de 2010.**

*- US National Petroleum Council, 2007*

**Le prix d'une tonne de riz, aliment de base pour plus de la moitié de la population mondiale, a doublé au cours des deux dernières années, de 460 \$US à près de 1000 \$US.**

*- New York Times, 28 mars 2008*

**La CIA évalue à environ 20 le nombre d'États en déroute.**

*- Lester Brown, Plan B 3.0: Mobilizing to Save Civilization*

Ces données sont tirées au hasard de journaux récents. Mon point ici est simple : nous faisons face à de graves problèmes, problèmes qui, selon certains observateurs bien informés, menacent notre avenir même.

Plus que jamais – et je n'essaie pas de dramatiser – nous devons faire appel à toutes nos ressources, tout notre savoir et toute notre sagesse pour résoudre les questions environnementales et sociales. C'est pourquoi cette rencontre de représentants d'universités et d'organismes communautaires est si à propos et si urgente.

Les universités ont la responsabilité de découvrir de nouveaux savoirs par la recherche. Une certaine part de la recherche est dictée par notre besoin de comprendre, par exemple, comment nous sommes arrivés là où nous sommes – l'origine de l'univers, la nature de la matière, et une autre part par le besoin d'apporter un changement – de résoudre des problèmes, de réparer les injustices, de créer un avenir durable. Janice Stein, qui dirige le Munk Centre à l'Université de Toronto, fait une distinction entre différents types de savoirs – les questions quoi et pourquoi auxquelles les universitaires cherchent des réponses et les questions comment, qui sont plus contextuelles et expérientielles.

Les universités peuvent facilement être caricaturées comme des tours d'ivoire, mais même les caricatures contiennent une part de vérité, sinon nous ne les saisirions pas. En réalité, les universités sont des entités complexes et diverses. Le cliché voulant qu'elles soient coupées de la société n'est que partiellement vrai. Les land-grant colleges aux États-Unis ne se sont jamais conformés à ce stéréotype (l'Université du Wisconsin aurait apparemment qualifié les murs de l'établissement de « frontières de l'État »). Au Canada également, il existe de nombreux exemples d'engagement du corps professoral, d'interaction communauté-université, d'universités qui poursuivent activement une mission de responsabilité civique. Le projet LE,NONET de l'Université de Victoria visant à inciter les étudiants autochtones à poursuivre des études supérieures et le programme CanAssist de Nigel Livingston, qui travaille avec des personnes handicapées, ne sont que deux parmi de nombreux exemples sur ce campus, tandis que, dans la communauté, des groupes comme CCEDNet et la fondation Storytellers, entre autres, accomplissent un travail complémentaire.

Toutefois vous conviendrez sans doute avec moi que cette situation n'est pas courante, en particulier dans les universités fortement axées sur la recherche. Plus la recherche est « pure » et plus elle semble prestigieuse. Pour la majorité des établissements universitaires, la recherche est le premier impératif, l'enseignement vient après coup (quoique des changements se dessinent) et l'application des connaissances n'offre qu'un intérêt indirect – sauf si elle a un potentiel pour générer des revenus (brevets, et autres du même genre). Quels sont les critères d'excellence dans l'enseignement supérieur? D'abord, le volume de subventions pour la recherche fondamentale, puis le nombre de programmes de doctorats, le niveau de compétences exigé à l'admission, l'importance du fonds de dotation, etc. Cette liste n'indique pas les résultats des efforts d'un établissement pour répondre à des besoins sociétaux, ni sa capacité de collaboration, ni les moyens employés pour accroître l'engagement démocratique chez les étudiants et le personnel.

### **Défis à la collaboration constructive**

- **Attirer à la table les principales parties intéressés, y compris les « étrangers »**
- **Définir le sujet de recherche ou le problème de manière inclusive**
- **Éviter la déformation professionnelle, ne pas permettre aux « spécialistes » de dominer**
- **La hiérarchie du savoir favorise les disciplines quantitatives et déductives au détriment des disciplines qualitatives et inductives**
- **Le monde universitaire privilégie la théorie par rapport à la pratique; dans la communauté, la pratique prend le pas sur la théorie**
- **Disponibilité, coûts et culture peuvent être incompatibles**
- **Des relations basées sur la confiance sont essentielles**

Les universitaires sont récompensés pour leur langue de spécialité et leur rigueur conceptuelle; c'est juste, sauf qu'il en résulte une dévaluation consciente ou inconsciente du savoir local et une profonde identification professionnelle au statut d'expert. Ce n'est peut-être pas un problème dans le monde clos des études savantes où le point de référence est « l'avancement de la discipline », mais ce n'est pas une réponse productive à des problèmes complexes qui demandent des approches holistiques et de multiples ensembles de connaissances.

*Danser au rythme d'aujourd'hui :*

*Les partenariats université-communauté*

*Par Tim Brodhead*

*Président-directeur général de la Fondation de la famille J.W. McConnell*

---

Toutefois, je ne vous apprend rien. Votre présence à cette conférence témoigne de votre compréhension de l'importance d'associer la recherche universitaire avec les besoins et la capacité de la communauté.

Karl Marx affirmait que les philosophes ont seulement étudié le monde, mais que le but est de le changer. Thème de notre rencontre, la recherche communautaire est motivée, je crois, par la passion de comprendre afin d'apporter un changement. Il suffit de lire attentivement les résumés des exposés à cette conférence pour constater l'éventail de problèmes et de préoccupations soulevés et la durabilité des nombreux partenariats que vous avez établis.

Il y a dix ans, j'étais membre du conseil d'administration du Conseil de recherches en sciences humaines (CRSH) quand le concept d'Alliances de recherche universités-communautés ou ARUC a été lancé. Je vous assure que les représentants universitaires au Conseil et même le personnel du CRSH ont d'abord opposé une résistance farouche. Ils étaient d'avis que la recherche sérieuse ne pouvait se faire que dans les universités, que les organismes communautaires ne possédaient à cet égard ni les compétences ni les ressources, et que par conséquent la formule appropriée pour une ARUC devrait être une recherche universitaire menée DANS la communauté de préférence à un partenariat véritable. On nous a prévenus que les ARUC susciteraient peu de demandes. Même quand celle-ci s'est révélée énorme et que les ARUC étaient constamment citées comme exemples de l'engagement des universités à s'attaquer à de vrais problèmes, il fallait encore lutter chaque année pour obtenir des fonds du CRSH. Le motif implicite était toujours de donner prépondérance à la recherche individuelle, dictée par la curiosité.

Vous êtes sans doute nombreux à avoir constaté de telles attitudes dans vos propres institutions. Toutefois, il existe des exemples d'universités qui adoptent des programmes axés sur un sujet d'investigation, créent des centres et des instituts interdisciplinaires et des bureaux de transfert des savoirs comme le Knowledge Mobilization Unit Linking (Université York, UVic et Memorial). Il y a aussi de nombreux exemples d'universitaires qui mettent leurs connaissances au service de la collectivité pour produire un effet transformateur (servant academics) – l'exemple contemporain probablement le plus célèbre étant Mohammed Yunus, gagnant du prix Nobel.

Le mois dernier, des représentants de certaines des principales fondations privées canadiennes ont rencontré, à Fredericton, les recteurs et vice-recteurs à l'enseignement et à la recherche d'une douzaine d'universités. Le message des fondations n'a pas été particulièrement apprécié : essentiellement, elles ont déclaré qu'elles n'accorderaient plus de subventions générales pour la recherche ou des projets matériels et que, s'il leur arrive encore de soutenir de la recherche, c'est en veillant à ce que celle-ci se rapproche davantage des buts et des priorités des fondations.

Il ne s'agit pas de nier le besoin de recherche fondamentale; cependant le mandat de la plupart des fondations est d'améliorer la vie des Canadiens par des moyens concrets et

*Danser au rythme d'aujourd'hui :*

*Les partenariats université-communauté*

*Par Tim Brodhead*

*Président-directeur général de la Fondation de la famille J.W. McConnell*

---

relativement immédiats. De façon générale, nous ne voyons pas dans le monde universitaire les moteurs permettant d'atteindre cet objectif. Nous cherchons des idées originales et de nouvelles approches. Or, que nous considérons l'enseignement supérieur ou l'industrie, il est évident que l'innovation tend à se produire sur le terrain, où théorie et pratique se rejoignent, et non dans la salle du Conseil, le salon des professeurs ou la suite de la haute direction.

À la rencontre de Fredericton, M. Meric Gertler, Ph.D., de l'Université de Toronto a souligné comment notre compréhension de l'innovation a été dominée par des modèles linéaires, ou le modèle de « promotion » des découvertes scientifiques : les idées sont transmises du laboratoire au marché, médiées par le bureau de transfert de la technologie de l'université. L'interaction avec les communautés, toutefois, ne fonctionne pas ainsi; elle est plus itérative et récursive et elle repose sur des échanges bidirectionnels. Quand il y a effectivement interaction, les deux parties en tirent profit : les nouvelles connaissances et les approches sont plus pertinentes et pratiques et davantage en mesure de résoudre de vrais problèmes. La différence de culture des deux parties contribue à l'utilité du savoir qui est créé précisément parce que la dynamique initié-étranger, la tension entre les perspectives du chercheur et celles du praticien apporte une nouvelle vision.

### **Caractéristiques d'une vraie collaboration**

- **Collaboration, non pas un concours**
- **Écouter, non pas parler**
- **Partager, non pas accumuler**
- **Faciliter, non pas diriger**
- **Permettre, non pas juger**
- **Faire des erreurs, ne pas être parfait**
- **Être incertain plutôt que de se poser comme expert**
- **Agir, non pas seulement réfléchir**

Il y a trois ans, la fondation McConnell décidait de concentrer son financement de l'enseignement supérieur sur l'apprentissage par le service communautaire (ASC), soit une formation expérientielle basée sur le programme d'études et conçue pour que les étudiants appliquent leurs connaissances théoriques dans le monde extérieur et ainsi en fassent bénéficier les groupes et organismes communautaires. À son meilleur, l'ASC est collaboratif, fondé sur la communauté, réflexif et axé sur l'action et la résolution de problèmes du monde réel. Après un processus de demande concurrentiel, nous avons

*Danser au rythme d'aujourd'hui :*

*Les partenariats université-communauté*

*Par Tim Brodhead*

*Président-directeur général de la Fondation de la famille J.W. McConnell*

---

accordé des subventions à dix universités canadiennes. Nous avons récemment commencé à recevoir des commentaires. Nous n'avons pas été surpris de constater que les étudiants ayant participé à l'ASC ont adoré l'expérience, qu'ils étaient ravis de la possibilité d'appliquer leurs nouvelles connaissances pendant qu'ils les acquéraient. Nous n'avons pas été surpris non plus d'entendre que les membres du corps professoral utilisant cette approche ont apprécié l'enthousiasme et la passion d'apprendre que celle-ci a suscité chez leurs étudiants. Enfin, nous n'avons pas été surpris de découvrir que, typiquement, seule une minorité de départements ou de professeurs étaient disposés à adopter l'ASC comme pédagogie.

Ce qui nous a surpris, par contre, est la réaction de certaines administrations. Elles ont découvert que, dans un contexte de plus en plus concurrentiel pour attirer des étudiants, l'ASC s'avère un aimant pour les recrues fortement motivées, brillantes et recommandables sur le plan académique. Résultat, dans les établissements où quelques douzaines ou centaines d'étudiants tirent avantage des possibilités de l'ASC, une pression s'est soudain exercée de la part de la direction afin d'étendre le programme – le rendre accessible à des centaines, même à des milliers. Il semblerait que nous avons eu du succès.

La réaction de bon nombre d'organismes et de groupes communautaires ayant participé à des programmes ASC s'est toutefois révélée fort différente. Ceux-ci étaient moins convaincus de la valeur de l'ASC, submergés par les exigences de supervision imposées à des personnels restreints et parfois bénévoles et incapables d'ajuster leurs méthodes à la rigidité des calendriers et des modes de travail des universités. Augmenter le nombre d'étudiants accroîtra certainement le fardeau et, parce que l'ASC bien conçu exige de la part du corps professoral du temps d'organisation et, de la part des étudiants, du temps de réflexion sur ce qu'ils apprennent, il en coûte davantage que pour des cours magistraux. Il y a alors risque que l'expérience soit diluée jusqu'à n'être à peine plus que du bénévolat passager.

Qu'avons-nous appris jusqu'à présent de notre soutien de l'ASC? Premièrement, que de tels programmes suscitent énormément d'intérêt, pour toutes les bonnes raisons. Deuxièmement, nous avons constaté une fois de plus que, dans des relations université-communauté, l'université est presque toujours le partenaire dominant sauf si l'on prend grand soin au niveau institutionnel comme au niveau professoral d'être sensible aux besoins et à la culture de la communauté. Troisièmement, nous avons découvert que, quelle que soit l'importance que les universités affirment accorder à ces programmes, les administrations à court d'argent n'investiront pas pour en faire des expériences d'apprentissage transformationnelles. Enfin, nous nous sommes rendu compte que nous faisons peut-être erreur en adoptant la terminologie « apprentissage par le service communautaire » (très utilisée aux États-Unis), et précisément le terme service.

Service sous-entend, selon moi, apporter une aide, répondre aux besoins de quelqu'un, ce qui, dans le cas de l'ASC, comporte une certaine teinte de noblesse oblige. Nous ne

*Danser au rythme d'aujourd'hui :*

*Les partenariats université-communauté*

*Par Tim Brodhead*

*Président-directeur général de la Fondation de la famille J.W. McConnell*

---

parlons pas de « service » quand la société transfère aux universités des dizaines ou des centaines de millions de dollars des contribuables pour rémunérer leurs professeurs ou subventionner les droits de scolarité. Avec le recul, nous croyons qu'il serait plus juste de parler d'engagement communauté-université. Ce terme sous-entend qu'au lieu de « sortir » le savoir de l'université, ce dernier est en réalité cocréé, que la théorie est vérifiée dans la pratique, la pratique engendrant une nouvelle théorie, bref un processus faisant appel aux compétences différentes mais vitales de membres de la communauté, d'étudiants « apprenants » et du corps professoral.

Les coupures de journaux que je vous ai présentées au début expliquent pourquoi je pense que chacun de nous doit être engagé dans cette « cocréation » de savoir pour aborder des problèmes mondiaux pressants. La Terre a toujours été fragile – vulnérable à la chute d'un météore errant ou à la destruction par une guerre nucléaire, par exemple. Mais maintenant, un message de plus en plus insistant, que nous avons tous entendu, nous parvient des scientifiques et des chercheurs : nous avons peut-être franchi le seuil d'un changement irréversible. Évidemment, notre ingéniosité est loin d'être épuisée et nous pouvons espérer le salut grâce à la nanotechnologie, à la biogénétique, à l'informatique quantique, à la géoingénierie et aux percées de la science des matériaux. Nous, au moins en Amérique du Nord, croyons fermement au « remède technologique » pour ouvrir de nouveaux horizons et nous sortir du pétrin.

Or, nos problèmes actuels ne sont pas essentiellement d'ordre technique. Ils sont humains et découlent de notre comportement, de nos croyances et de nos valeurs, de même que des institutions que nous avons créées. Le défi ne se résume pas à découvrir de nouveaux savoirs, mais plutôt à appliquer ce que nous savons déjà!

*Danser au rythme d'aujourd'hui :*

*Les partenariats université-communauté*

*Par Tim Brodhead*

*Président-directeur général de la Fondation de la famille J.W. McConnell*

---

Nous savons que le lavage des mains constitue le moyen le moins cher et le plus efficace pour prévenir la propagation mortelle du C. difficile et du SARM dans nos hôpitaux, ces infections qui entraînent à l'heure actuelle plus de décès que les accidents

### **Ancien paradigme du savoir**

- **Droits de propriété intellectuelle (DPI)**
- **Encyclopédie Britannica**
- **Modèle de transmission linéaire, de « promotion »**
- **Spécialisation**
- **Transmission du savoir par l'enseignement**
- **Perspective mécaniste – le chercheur est un observateur**

### **Nouveau paradigme du savoir**

- **Source ouverte**
- **Wikipedia**
- **Itératif, « cocréation »**
- **Contextuel, intégratif**
- **Apprentissage par la recherche**
- **Perspective « quantique » – le chercheur est un participant**

de la route. Pourtant, le fait demeure que seulement 42 % des professionnels de la santé dans les hôpitaux se lavent régulièrement les mains. Nous savons qu'il nous faut réduire notre consommation d'énergie, ce qui pourtant n'empêche pas les constructeurs de véhicules automobiles, les syndicats, les urbanistes et les promoteurs de continuer à agir comme si l'essence coûtait encore trente-cinq cents le litre. Nous savons que des pénuries d'eau existent déjà – non seulement dans les pays du Sud, mais aussi aux États-Unis et probablement bientôt au Canada – mais ce fait ne dissuade pas les constructeurs d'habitations d'Arizona et du Nouveau-Mexique de bâtir des résidences de luxe en bordure de terrains de golf dans le désert brûlant! Nous savons que notre système alimentaire est vulnérable à la hausse des coûts de l'énergie et aux perturbations de l'approvisionnement, entre autres, mais cette réalité n'empêche pas nos villes de s'étendre sur des milliers d'acres de terre agricole de grande qualité chaque année.

Nul doute qu'un grand nombre de raisons expliquent ce comportement, sans exclure l'appât du gain et la myopie. L'une d'elle est le scepticisme ou la méfiance à l'égard du savoir-faire, des connaissances et du soi-disant « apprentissage théorique » (surtout en sciences sociales), méfiance découlant de l'expérience de bon nombre de membres de la communauté en générale. Quand nous réfléchissons aux enjeux existentiels que j'ai mentionnés au tout début, nous trouvons une consolation en nous considérant comme des êtres rationnels, les seuls capables d'envisager les conséquences futures de nos actes ou de notre inaction. Il existe cependant de nombreux exemples de civilisations ayant entraîné leur propre disparition par leur comportement irrationnel. Dans son livre *Collapse*, Jared Diamond décrit plusieurs cas de comportement autodestructeur et de mauvais choix, menant souvent à un désastre environnemental. Sur l'île de Pâques, notamment, l'abatage des arbres s'est intensifié même après avoir provoqué une érosion du sol et une sécheresse graves, les insulaires cherchant à se concilier les dieux en érigeant des statues encore plus gigantesques.



*Danser au rythme d'aujourd'hui :*

*Les partenariats université-communauté*

*Par Tim Brodhead*

*Président-directeur général de la Fondation de la famille J.W. McConnell*

---

## **Fonds additionnels nécessaires pour restaurer la Terre**

<u>Activité</u>	<u>Fonds (milliards de dollars)</u>
Planter des arbres pour prévenir les inondations et conserver le pétrole	6
Planter des arbres pour capturer le carbone	20
Protéger la couche arable des terres cultivables	24
Restaurer les pâturages	9
Restaurer les pêches	13
Protéger la biodiversité	31
Stabiliser les nappes phréatiques	10
<b>Total</b>	<b>113</b>

## **Budgets militaires mondiaux 2006**

<u>Pays</u>	<u>Budget (milliards de dollars)</u>
E.-U.	560
R.-U.	59
Chine	50
Russie	35
Tous les autres pays	397
<b>Depenses militaires mondiales</b>	<b>1, 235</b>

*Lester Brown, Plan B. 3.0: Mobilizing to Save Civilization, Earth Policy Institute, 2008*

Quelle pourrait être une version contemporaine d'un tel comportement autodestructeur? Pensons au fait que, selon Lester Brown, le financement additionnel pour restaurer la Terre (plantation d'arbres pour prévenir les inondations et capturer le carbone, rétablissement des pêches, protection de la biodiversité, stabilisation des nappes phréatiques, entre autres) se chiffrerait à 113 G\$US. Un montant respectable, assurément, mais qui paraît dérisoire comparé à l'importance des budgets militaires mondiaux, qui totalisaient 1,2 T\$US en 2006 (la moitié pour les États-Unis uniquement).

Même en ajoutant les 50 G\$US estimés pour atteindre les Objectifs du Millénaire pour le développement fixés par les Nations unies en vue d'assurer à tous un niveau de dignité minimal, ce ne serait que des miettes par rapport aux sommes présentement consacrées à bâtir notre capacité destructrice. Le budget total affecté par le Congrès américain aux seules guerres en Irak et en Afghanistan, jusqu'à 2008, s'élève à 800 G\$US!

*Danser au rythme d'aujourd'hui :*

*Les partenariats université-communauté*

*Par Tim Brodhead*

*Président-directeur général de la Fondation de la famille J.W. McConnell*

---

Donc, que pouvons-nous faire pour encourager les universités et les communautés à danser au même rythme ?

D'abord, nous devons reconnaître que les institutions ont leur importance : règles, attentes et incitatifs ont un impact majeur sur la façon dont se produisent les interactions. Présentement, la culture universitaire est fortement influencée par le modèle industriel, gouverné par des valeurs d'entreprise et des objectifs principalement économiques, entre autres la compétitivité, le rendement du capital investi et la sensibilité au marché. Des voix respectées comme celles de Derek Bok, ancien recteur de Harvard, et de Clark Kerr, chancelier de UCLA, de même que le Kellogg Forum on Higher Education for the Public Good préconisent de remettre l'accent sur le rôle public de l'université dans la société.

Un petit pas dans cette direction, que certaines universités canadiennes envisagent actuellement, serait de modifier les critères de la permanence. Celle-ci, comme vous le savez, est fonction des activités de recherche, d'enseignement et de rayonnement d'un universitaire, le poids de loin de plus important étant accordé à la recherche (mesuré par le classement de la revue qui la publie et le nombre de citations). Simplement ajouter l'impact social à ces trois critères, avec une formule quelconque pour le mesurer grâce aux commentaires de ceux qui en bénéficient, inciterait les membres du corps professoral désireux d'accroître leur engagement social à aller de l'avant sans risquer de nuire à leur réputation professionnelle.

Il faut également du changement à l'extérieur de l'université. De nombreux organismes communautaires travaillent aussi en silos, ont de la difficulté à collaborer ou ne saisissent pas l'utilité de la recherche pour mieux comprendre les problèmes auxquels ils s'attaquent et pour accroître leur efficacité. Eux aussi sont de plus en plus évincés de leurs zones de confort que sont la fourniture de services ou la promotion d'un changement plus fondamental du système. On a récemment observé quelques succès remarquables, par exemple, des agences sociales ont délaissé les programmes palliatifs pour proposer au gouvernement des moyens d'aider les personnes à faible revenu à effectuer la transition à l'autosuffisance, et des organismes au service de personnes ayant des problèmes de santé physique ou mentale ont réorienté leur optique, de la fourniture de services au retrait des obstacles à la participation.

Enfin, les organismes subventionnaires aussi ont une responsabilité. Les fondations, en particulier, peuvent cesser leur soutien ponctuel aux campagnes des universités et refuser les occasions de « parrainage » pour encourager plutôt le développement (avec l'aide d'engagements financiers pluriannuels) de relations à long terme entre les universités et les communautés en accordant le financement qui tient compte du coût supplémentaire – tant pour l'université que pour la communauté – qu'exige la réussite de l'entreprise.

*Danser au rythme d'aujourd'hui :*

*Les partenariats université-communauté*

*Par Tim Brodhead*

*Président-directeur général de la Fondation de la famille J.W. McConnell*

---

J'aimerais terminer en revenant aux sombres indicateurs que j'ai mentionnés au début. Dernièrement j'ai lu une histoire de l'auteur américain Michael Chabon, gagnant du prix Pulitzer. Il raconte qu'un certain nombre de personnes, entre autres Stewart Brand, ancien éditeur du Whole Earth Catalogue et le compositeur anglais Brian Eno ont entrepris de créer une horloge géante. Elle coûtera des dizaines de millions de dollars, sera conservée dans une caverne au Nevada et a été conçue pour fonctionner pendant dix mille ans. Je dis bien dix mille ans, deux fois l'âge des pyramides. Le but, selon Chabon, est de raviver l'idée du Futur, une histoire d'espoir, de crainte et d'émerveillement – mais à laquelle nombre de personnes semblent accorder de moins en moins de crédibilité. Nous affirmons que l'horloge durera dix mille ans, mais le croyons-nous? Pensons-nous vraiment qu'il restera des humains quand elle cessera finalement de fonctionner, ou même que la planète existera encore? Réfléchissez. En Occident, durant ma vie, le Futur est passé des merveilles de la science-fiction et la série culte Star Trek, des visions offertes par les pavillons de l'Exposition universelle, du « mieux vivre grâce à la chimie » et des promesses des matières plastiques telles que vantées par le jeune Dustin Hoffman dans Le Lauréat aux dystopies du cinéma actuel, au bannissement d'articles ménagers d'usage quotidien jusqu'à hier et aux avertissements alarmistes sur les effets désastreux du changement climatique, ou sur les pandémies ou – encore – sur la menace de guerre nucléaire. Dans son ouvrage *The World Without Us*, Alan Weisman explore ce qu'il adviendrait de la terre si la race humaine était anéantie ou s'annihilait elle-même. Maintenant, nous pouvons lire au sujet de notre propre extinction, puis retourner paisiblement à nos activités quotidiennes.

Je n'en suis pas au point de croire que nos problèmes sont insolubles ou que l'avenir est irrémédiablement compromis. Les humains sont les seuls capables de réfléchir à l'avenir, de planifier et d'agir en vue de créer le monde qu'ils souhaitent pour eux-mêmes et pour leurs enfants. Toutefois, ce monde diffère énormément, à mon avis, de notre monde actuel – il est plus paisible, plus juste et plus durable. Pour parvenir à ce monde futur, il nous faut quitter nos zones de confort, collaborer avec ceux qui diffèrent de nous et établir des ponts entre les langues, les spécialités et les idéologies.

Comme c'est Budd Hall qui m'a invité à vous adresser la parole, je crois qu'un poème s'impose en conclusion. Voici donc « Vous devez » (*You Must*) du poète Jon Anderson,

***Vous devez***

***Vous devez porter un espoir  
qui vous fera frapper du pied et chanter  
dans l'aube froide ...***

***Vous devez lire et relire  
l'histoire à l'enfant  
qui vous fixe d'un regard éteint.  
Vous devez vous lever  
chaque jour pour pointer***

*Danser au rythme d'aujourd'hui :  
Les partenariats université-communauté  
Par Tim Brodhead  
Président-directeur général de la Fondation de la famille J.W. McConnell*

---

***sans rêver à la transcendance,  
sans désirer de nouveaux héros ou dieux,  
sans détourner le regard  
mais en cherchant l'autre voie  
et prêt à parler à chacun sur la ligne.  
Vous ne devez pas attendre une approbation officielle  
ni un consensus général  
pour rager. Vous devez  
revenir vous agenouiller  
sur le sol brillant et rocailleux  
non pour prier, mais pour planter.  
Oui, même maintenant  
que fondent les calottes glacières et que l'asphalte  
ramollit au soleil  
vous devez préparer la récolte.***